

russe, et, d'autre part, si l'âme russe s'accommode mal, bien entendu, de ce communisme, pourtant sans réalité, un régime pareil avec ses immoralités n'a pu s'établir que grâce à cette âme russe, arriérée, obscure, asiatique. Les contradictions les plus grossières n'embarrassent pas des esprits simples comme ceux de nos voyageurs. La valeur de leurs renseignements eût sans doute paru plus grande s'ils s'étaient concertés, mais ils s'ignoraient, mais ils apportèrent à leurs travaux sinon une méthode scientifique du moins une certaine innocence. Aussi de la confrontation de ces deux textes naîtra certainement une appréciation juste de leur valeur. On verra quelle importance on peut attacher à des témoignages, qui se réduisant à des allégations pures et simples, aboutissent à des conclusions assez semblables, en rapportant des faits contradictoires. Voici ce que Dorville dit du commerce intérieur et extérieur de la Russie :

« ...pour maintenir dans le domaine économique du prolétariat ouvrier la prépondérance que la révolution lui avait assurée dans le domaine politique, la Russie est devenue un pays industriel... Mais comme son régime la sépare du monde extérieur, qu'elle vit en vase clos et que sa fabrication d'Etat alourdit son prix de revient, elle ne peut trouver de consommateurs qu'à l'intérieur du pays. L'homme des champs qui est en Russie l'immense majorité devrait être le consommateur rêvé. Mais soucieux de garder son blé et de réduire sa dépense au strict minimum, il se replie, il ne consomme pas. Il fait filer la toile chez lui, utilise l'artisan de village, etc. »

Mais Andrée Viollis tient un autre langage à propos de la foire de Nijni-Novgorod. Elle consacre tout un article aux marchands asiatiques qui y viennent échanger leurs matières premières contre les objets manufacturés en Russie. « Ils ne regrettent qu'une chose : c'est de ne pouvoir acheter davantage, car, notre production étant encore inférieure à nos besoins (c'est une Russe qui parle) le gouvernement, qui ne veut pas priver ses nationaux, est obligé de limiter ventes et achats. » Et plus loin parlant des paysans : « Comme ils commencent à gagner plus d'argent qu'autrefois, ils voudraient pouvoir se donner plus de confort... Or, les objets qu'ils voudraient acheter sont plus chers que les produits qu'ils vendent. Et ils sont en quantité insuffisante. Par exemple, il y a souvent disette d'étoffes de laine et surtout de coton. Les femmes doivent aller plusieurs fois à la ville pour en découvrir dans les magasins. » Ainsi, ces deux observateurs affirment avec le même front des faits point par point opposables. Heureusement que les lecteurs du *Temps* ne sont pas ceux du *Petit Parisien*.

\*

Ce Monsieur et cette dame ne diffèrent pas seulement par leur manière d'exposer les faits, mais aussi par le choix de ces faits. Ce qui indignait M<sup>e</sup> Dorville est surtout du domaine moral. Ce qui émeut Andrée Viollis est plutôt du ressort du mélodrame. En arrivant à Moscou, le soir, de sa chambre d'hôtel, elle voit s'allumer une lumière rouge : « Je demande : qu'est-ce que c'est ? — L'horloge du Guépéou, vous savez bien l'ancienne Tcheka. — Si je sais ! La redoutable, la sinistre police à laquelle on doit tant d'horreurs. » Du coup, je fais un bond en arrière. Je recule jusqu'à mon lit. Vainement. L'œil sanglant me suit. L'œil de Moscou est dans ma chambre !... » Et plus loin : « Mais ils ne regrettent pas leur « petit

père » le tsar, pour lequel ils avaient un tel culte ? Ils ne se révoltent pas à la pensée de son abominable fin, de celle de ses enfants ? — Non. Il faut dire la vérité... Peut-être y pensent-ils ? Ils ne le disent pas. »

Comptez avec cela que ce qui semble avoir retenu cette attention féminine c'est que les hommes portent du linge de couleur, qu'un marchand Kirghiz est venu à Nijni-Novgorod, non pas « sur une cavale blanche aux pattes arquées », mais en aéroplane, et elle s'écrie : « Mais où sont les pierres précieuses, les zibelines, les hermines, les soies persanes, les tissus de Smyrne, les cachemires de l'Inde, les belles armes de Tiflis, les tapis du Caucase où de Turquie ? » C'est que cette malheureuse bourgeoise française s'était fait de la Russie une idée enfantine en lisant, elle l'avoue, Michel Strogoff et le général Dourakine. C'est à cette Russie imaginaire qu'elle compare l'œuvre des Soviets. On conçoit que cette opération ne soit pas sans des fruits savoureux.

M<sup>e</sup> Dorville, esprit plus pratique, ne pleure pas la disparition d'une Russie d'Opéra, qui, d'ailleurs, se retrouve à Montmartre aujourd'hui dans les boîtes caucasiennes. Non. Ce qui le gêne est d'autre nature. Sa conclusion nous en donne le résumé.

« Répugnance d'un régime qui pousse le malthusianisme jusqu'à l'avortement, remplace la prostitution par la camaraderie juvénile, libère l'enfant de l'autorité paternelle, place l'enseignement du maître sous le contrôle de la « jeunesse communiste », traite l'épargne comme une déchéance, et soumet le citoyen et l'homme de la rue à l'arbitraire du Guépéou.

« C'est finalement dans le plan moral que se fixera la résistance d'une civilisation qui, fidèle aux enseignements de l'Encyclopédie ou soumise à l'influence spiritualiste de ses religions traditionnelles, catholique, protestante ou juive, respecte la famille et conserve encore le goût de la liberté individuelle. »

On le voit, le comique de Dorville est assez particulier. Mais pousserait-il la bêtise jusqu'à l'hypocrisie ? Nous retiendrons de son texte les caractéristiques de la civilisation qu'il défend : civilisation qui respecte la famille et l'individu, grâce au malthusianisme préventif et à l'avortement illégal, à la prostitution, à l'asservissement de l'enfance, développe et encourage l'avarice, sous l'œil bénin d'une police, que nous n'assimilerons certes pas à celui du Guépéou, qui fait trembler le soir les romancières dans leur chambrette. Curieux individu que notre avocat. Il croit de toute son âme énoncer contre la Russie soviétique des griefs d'une valeur universelle. L'indignation est peinte sur son visage. C'est un homme de petite culture philosophique, un bourgeois sans grande envergure. Mme Viollis lui fait très exactement pendant. Il n'est pas indispensable de donner une conclusion à cet article. Nous n'avons pas le temps de faire l'éducation de ce couple.

ARAGON.

Sur ROSA LUXEMBOURG

il faut lire :

Lettres de la prison ..... 2 fr. 50,

Lettres à Karl et Luise Kautsky .. 7 fr. 50

En vente à « Clarté », 8, Bd de Vaugirard.

Joindre 10 % pour frais d'envois.

## LES LIVRES

Mémoires  
d'Abd-el-Krim  
(Libraire des  
Champs-Élysées.)

Ce titre est tout simplement un faux. Il ne s'agit en rien de mémoires d'Abd-el-Krim. M. J. Roger Mathieu, corres-

pondant de guerre d'un grand quotidien bourgeois et « bourreur de crânes » professionnel, a simplement eu avec Abd-el-Krim, à bord de l'Abda, un certain nombre de conversations. Il a aussi obtenu d'Abd-el-Krim quelques notes écrites en arabe de sa propre main et signées par lui. C'est tout. Comme on voit la valeur documentaire de ces soi-disant mémoires est assez mince. M. J. Roger Mathieu a interrogé Abd-el-Krim, sur des points que lui, journaliste bourgeois français, avait intérêt à faire préciser fragmentairement au vaincu et à des fins toutes particulières.

Dès lors, inutile de dire que les « mémoires » recueillies par M. J. Roger Mathieu sont une longue série de louanges à la France, à son esprit de justice, etc... Abd-el-Krim sert en quelque sorte d'arbitre dans le conflit impérialiste entre la France et l'Espagne, et, bien entendu, il prend parti pour la France, ce dont M. J. Roger Mathieu le félicite, comme tous les « bons Français » le féliciteront. Restent évidemment les Riffains qui, eux, n'ont d'autre droit que de déterminer la sauce à laquelle ils « préfèrent » être mangés.

Dans une longue introduction qui précède lesdites mémoires, M. Mathieu se livre à un panegyrique des procédés de la colonisation française : « La méthode française a été clairement et généreusement (sic) définie par le maréchal Lyautey, quand il a dit comment il concevait le Protectorat : pénétration économique et morale d'un peuple non par l'asservissement à notre force, mais par une association étroite dans laquelle nous l'administrons dans la paix par ses propres organes de gouvernement suivant ses coutumes et ses libertés à lui. » — Méthode qui a évidemment été mise en pratique pour la « pénétration » du Riff : Hypocrisie odieuse ! Mais, écoutez la suite : « Incontestablement, continue M. Mathieu, si elle avait été tutrice de la totalité du Maroc, la France n'eût pas manqué de trouver la solution élégante (charmant, cavalier, ce mot « élégant »), car elle a le respect d'autrui et le goût de la paix (attrape Poincaré). Mais elle n'avait aucun droit de regard sur le Rif. Nous l'avons assez déploré. »

Evidemment, M. Mathieu ne l'envoie pas dire : « Si la France avait été tutrice de la TOTALITÉ du Maroc... etc... ». Voilà qui est fort net, même en langage diplomatique. M. Roger Mathieu est le porte parole de tout un groupe de « bons Français » qui trouve souverainement ridicule d'avoir fait la guerre du Riff et de n'en avoir retiré absolument rien. Victoire à la Pyrrhus. Crime monstrueux de l'impérialisme français ! M. Mathieu nous révèle que rien que les trois premiers mois de combat ont coûté aux troupes françaises, 5.723 hommes ! M. Painlevé, comme pour l'affaire du Chemin-des-Dames, en 1917, peut se laver les mains avec du sang.

Où, certes, nous le proclamons bien haut. Ce qu'il convient d'admirer, c'est l'héroïsme de ce petit peuple dans sa lutte à un contre dix pour sa liberté.

« Veux-tu connaître les maximes du soldat rif-

fain ? — dit au cours d'une conversation relatée dans ce livre, Abd-el-Krim à M. Mathieu. — Elles te donneront une idée du fanatisme de nos guerriers et de leur mépris de la mort : « Mieux vaut mourir une bonne fois que de mourir à petit feu sous le joug de l'étranger ! » Et : « La mort rencontrée sur le chemin du droit n'est pas la mort, elle est la vie même immortalisée. »

Mais, revenons à la fameuse victoire française du Riff. Voilà le point capital de tout le livre de M. Mathieu et à peu près certainement la raison même de ces « mémoires ».

« Je suis entre vos mains, déclare Abd-el-Krim, mais les vrais vaincus, c'est vous. » Et, comme son interlocuteur lui demande d'expliquer ses paroles, le chef riffain précise : « Je vous ai battus, surtout, en ceci que vous avez complètement perdu le Riff. Et cela, c'est la vérité la plus pure. Vous avez perdu le Riff du jour où vous avez décidé mon exil... » Et, plus loin, il continue : « Certaines tribus ont été désarmées par les Espagnols, d'autres par vous. Mais une grande partie des fusils ont été cachés dans des grottes, dans des silos, dans des villages. Tôt ou tard, quand les Espagnols auront évacué la majorité de leurs troupes, ce qui ne saurait tarder, eh bien ! on verra sans l'ombre d'un doute tous ces fusils ressortir comme cela s'est déjà produit au début de la guerre, et une rébellion peut-être de l'unanimité des tribus éclatera. La guerre n'est certainement pas finie avec les Espagnols. Vous verrez la suite ! »

La guerre n'est pas finie non plus avec les Français. Le feu couve dans le Riff et il reste dans le Maroc colonisé d'autres centres de dissidence.

La coûteuse et sanglante expédition militaire du Riff n'a fait que renforcer la haine des populations riffaines contre la France et contre l'Espagne. « Derrière chaque rocher du Riff, il y a un Abd-el-Krim en substance. » Ces paroles de Doriot restent après la défaite de l'insurrection riffaine profondément justes. Abd-el-Krim peut être aujourd'hui déporté à la Réunion. Demain même, en admettant qu'il accepte de tenir ce rôle, ce que nous n'avons aucun droit de penser, il peut devenir un agent de l'impérialisme français. Cela ne changera rien aux destinées du Riff ni à la volonté farouche des Riffains de reconquérir leur liberté.

L'impérialisme français règne par la force sur les dix millions « d'indigènes » de l'Afrique du Nord : Tunisiens, Algériens, Marocains. Mais l'esprit d'indépendance qui anime ces populations arabes et berbères ne s'est en rien atténué depuis le début de l'occupation. Bien au contraire. Plus se renforcent les procédés d'exploitation capitalistes en Afrique du Nord, plus le désir d'émancipation des masses soumise à cette exploitation, grandit. L'impérialisme français peut corrompre certains chefs indigènes, les associer aux profits qu'il réalise ; mais, les masses spoliées, exploitées, brimées, entreront fatalement en action un jour ou l'autre. Le sort de telles révoltes — nous l'avons bien vu en ce qui concerne le Riff — tout autant que les avantages que la classe ouvrière des métropoles peut en retirer dans sa lutte générale contre son propre capitalisme, dépendront avant tout de la façon dont le prolétariat des métropoles saura se lier aux prolétariats coloniaux : « La révolution sociale, écrivait Lénine, ne sera pas seulement et principalement une lutte des prolétaires révolutionnaires dans chaque pays contre leur bourgeoisie, non : ce sera une lutte de toute l'économie, de tous les pays opprimés par l'impérialisme, de tous